

## LES DERVICHES - CONTEURS D'IRAN

Dr. Teresa Battesti

Il existe une tradition pour certains ordres de derviches voyageurs, c'est la pratique de conter le Livre des Rois de Ferdowssi et la geste des Saints Imâms chiites, dans les Maisons de Thé. Ils peuvent le faire tout au long de l'année, mais c'est surtout pendant les nuits du Ramadan et à l'occasion d'autres commémorations du calendrier islamique en général ou de l'éphéméride chiite, en particulier, que chaque Maison de Thé est gratifiée des talents d'un derviche-conteur. Pendant plusieurs heures, il peut tenir en haleine un auditoire -exclusivement masculin-; ce qui est un remarquable tour de force et requiert l'art consemé du comédien et du mime, car l'assistance connaît sur le bout des lèvres la légende dorée de ses héros antéislamiques et sur le bout du coeur, l'épopée de ses douze Imâms. Deux derviches peuvent parfois se relayer si la Maison de Thé reste ouverte jusqu'à la prière de l'aube. Les auditeurs se pressent d'autant dans telle ou telle Maison de Thé, qu'est grande la réputation du conteur qui lui consacre ses talents. Certains de ces conteurs sont plus ou moins spécialisés dans tel ou tel registre. Certains excellent aussi bien dans l'Épopée que dans la déploration des malheurs des Imâms chiites. Le récit de la Bataille de Kerbéla est le point fort des psalmodies élégiaques, donnant lieu à des lamentations et à des développements propres à attiser la piété doloriste de l'auditoire.

Les derviches qui suivent les enseignements pour devenir conteurs le font dans un esprit d'humilité, ils s'efforcent de traduire par leurs gestes, le ton et le débit de leurs voix, le message que leur élévation d'esprit, leur vie placée sous le signe du renoncement, leur ont fait comprendre de l'esprit des textes. Ils sont allés jusqu'au noyau, jusqu'au sens caché, ils ont soulevé les voiles successifs qui masquaient le sens profond, pour arriver à une connaissance ésotérique des sujets. Cette intimité avec les textes leur permet d'évoquer tout un bataillon de héros du Shâh-Nameh par un geste; l'intonation se modifie et l'on croit voir les engagements des armes et les luttes au corps à corps, à la seule façon qu'a le derviche-conteur de faire virevolter sa canne d'ébène ou d'enfler la voix. Les affrontements de la plaine de Kerbéla, il les fait partager en mimant les attitudes des forces en présence et l'expression conventionnelle de leurs rôles respectifs. Le conteur s'exprime en vers lorsqu'il fait parler les Alides, parle en prose quand il fait s'exprimer les troupes califales.

Mais avant d'aller plus avant dans l'exposé sur les techniques narratives et sur l'historique du sujet, voyons ce que recouvre le vocable de derviche dans lequel est contenue implicitement la notion d'itinérance et de transmission.

### **Le Derviche Morched Motahar Alishah**

Le développement suivant tente d'exprimer la quintessence des propos du regretté Morched Motahar Alishah de l'ordre des Kalandariya, - (fondé en Iran entre le XII<sup>e</sup> et le XIII<sup>e</sup> siècle-) lors de trop rares entretiens qui eurent lieu à Machad, entre 1962 et 1969.

Dans le cadre de la culture iranienne, le terme de derviche fait référence aux membres des confréries religieuses. Utilisé comme épithète, il souligne le caractère noble et détaché d'un individu. Les confréries iraniennes constituent l'expression organisée de la vie religieuse, par les méthodes d'investigation, d'initiation et d'exercices. A côté des âmes solitaires cherchant leur salut dans les pratiques ascétiques et d'ardentes méditations, on trouve l'institution du maître groupant autour de lui, un

cercle de disciples. Il ya une chaine des chefs d'ordre qui conduit des fondateurs jusqu'à leurs actuels successeurs. De même que l'on fait remonter l'origine du Soufisme au prophète Mohammad dont on dit qu'il en garantit l'orthodoxie, de même on fait remonter les rites des confréries jusqu'à Dieu. La transmission en ayant été diligentée par l'intermédiaire de l'Archange Gabriel, du Prophète et d'Ali, le premier Imâm chiite.

Chaque derviche doit connaître la chaîne qui le rattache à Dieu et croire en la foi professée par son ordre comme étant l'essence ésotérique de l'Islam.

Chaque derviche se rattache, à travers son maître : - sheykh, morched, pir, - à la chaîne de succession de ses chefs d'ordre. Son maître est celui qui l'introduit dans la confrérie. Le mored, aspirant se soumet à une initiation plus ou moins longue dans laquelle la théologie peut être présente à des degrés divers. On connaît des derviches suivant la loi islamique et d'autres qui s'en écartent. Tous pratiquent le zekr, commémoration ayant pour finalité d'inspirer au croyant la pensée du monde indivisible et la dépendance où il se trouve par rapport à lui. Le zekr provoque une forte exaltation et une hypnose s'accompagnant de phénomènes servant d'excitations, ou bien conséquences des états hypnotiques qui ont fait que les occidentaux ont qualifié les derviches de hurleurs, danseurs. Certains derviches s'enfoncent des aiguilles dans le corps, certains connaissant des phénomènes de clairvoyance exceptionnelle et de lévitation, entre autres.

Dans certains ordres comme celui des Kalandariya, les derviches sont tenus de voyager continuellement comme les moines mendiants. D'où leur service dans les maisons de Thé, comme gardiens des mausolées des saints personnages vénérés par leur ordre, comme chanteurs de mad'h é Ali : éloge de Ali, aux abords des lieux de pèlerinage, notamment autour et dans le Sanctuaire de l'Emâm Réza à Mashad et dans les sanctuaires environnants ou sont enterrés ses fidèles, restés après sa mort sur le lieu de son martyr pour entretenir sa tombe et sa mémoire. Dans ces hauts lieux de la piété chiite, toutes sortes de derviches se pressent, les uns déclamant les malheurs de l'Emâm Rézâ, le shah du Khorasan, les autres psalmodiant leur amour de la lignée des Alides. Certains, tels les anciens rhapsodes miment les passages palpitants de leurs récits par les attitudes et les gestes les plus éloquents.

Si aujourd' hui, il ya encore des derviches réguliers en Iran, leur nombre est considérablement moindre qu'il le fut au siècle dernier.

A côté des membres des confréries menant la vie spécifique des derviches, voyageant, mendiant vivant dans des khanehkhah : ermitages, il y a des membres lais, comme les membres des tiers ordres qui vivent dans le monde et sont tenus de dire certaines prières et d'assister, de temps à autre à un zekr, dans un monastère, un ermitage ou tout lieu de réunion particulier à leur ordre.

Pour les cérémonies de zekr et de sama', qu'ils soient membres d'un confrérie ou frères lais, ils revêtent tous une robe blanche, dite du Jugement dernier. Cette robe symbolise leur pureté et le fait qu'ils soient toujours prêts à comparaître devant le Juge suprême. Sur leur turban, noir ou blanc, mais qui est vert pour les seyyed, descendants du Prophète, ils portent une calotte de forme cônica faite de plusieurs tranches. Quand il y en a douze, c'est une révérence aux douze Imâms. Quand il y en a cinq, c'est par vénération à ahl é aba : ceux du manteau. Il s'agit du Prophète Mohammad, de sa fille Fatima, de son cousin et gendre Ali, et de ses petits fils hasan et Hoseyn. L'expression de Al é abâ prend sa source dans un épisode relaté dans les recueils de traditions rapportées par les différents Imâms relayées par les confréries, notamment celle des Kalandariya.

Un jour, le Prophète portant un manteau rayé en poils de chameau noirs, se promenait et rencontra tout d'abord Hasan, puis Hoseyn, puis Fatima et finalement Ali.

Il les prit l'un apres. l'autre sous son manteau et lorsqu'ils furent réunis, ce verset lui fut révélé" "Dieu veut écarter le mal de vous, ô membres de la Famille du Prophète et vous conférer une totale pureté", En effet, c'est cette pureté immaculée qui avec la descendance charnelle, jointe à l'investiture nominale, qui de chacun des douze Imâms du chilisme a fait un Imâm.

L'ensemble des commentateurs s'accorde pour souligner que l'histoire du manteau est la preuve que l'expression "Gens de la famille", comprend exclusivement le Prophète, Ali, Fatima et leurs descendants. Parfois, l'expression "la Famille du Manteau", est en rapport avec la proposition d'ordalie mubahala que le Prophète fit aux chrétiens de Najran et à leur évêque, en 10/631, pour adjurer Dieu de décider par un signe, entre leur conception respective de la personne du Christ. Les chrétiens renoncèrent à l'épreuve. Dans cette circonstance, le Prophète était également accompagné par Ali, Fatima, Hasan et Hoseyn qu'il mit à l'abri sous son manteau. Il y a un hadith tradition, qui dit que" Ali, Fatima, Hasan et Hoseyn seront rassemblés sous le même dôme tout près du Trône divin". Unis par la solidarité sacramentelle que symbolise le Manteau, le Prophète, Fatima et les trois premiers Imâms symbolisent l'ensemble des quatorze Immaculés et c'est pourquoi il est dit que c'est ce même Manteau du Prophète, que revêtira le XII<sup>e</sup> Imâm, lors de sa parousie"

Ce manteau atteste, dit - on, encore, de la transmission de la sainteté universelle du Prophète par la part desainteté de Fatima.

Le Manteu est devenu avec le temps, l'archétype de l'investiture initiatique dans le soufisme; le vêtement sacré étant le vêtement de l'âme.

De cette sacralité participe le chapeau conique appelé tadj : couronne Outre la coiffure royale, tadj peut aussi être l'attribut de la divinité suprême. Le kashkul : sébile que porte le derviche est faite dans une demi- noix des Seychelles évidée dont la forme rappelle l'Arche de Noé ainsi que les récipients que portait Abbas, - demi - frère de Hasan et Hoseyn, (les deuxième et troisième Imâm-). Après avoir été remplir ses récipients de l'eau de l'Euphrate pour étancher la soif des Alides retranchés dans le camp de Kerbéla, Abbas eut les mains tranchées et ne put rapporter l'eau comme il l'avait promis, aux femmes et aux enfants. Les motifs sculptés sur la sébile comportent des éléments zoomorphes et géométriques entrelaçant des versets coraniques et parfois parlent de la soif des assiégés de Kerbéla et du sacrifice qu'Abbas fit de sa vie.

Quant à la hache, autre attribut du derviche, elle symbolise de son courage pour affronter l'adversité. La lame en est souvent ornée d'un derviche assis à croupeton, sa sébile à ses côtes. La première hache du fondateur de l'ordre des Kalandariya aurait été forgée dans un métal d'origine céleste. En tant que reflet de cette hache primordiale, toute hache de derviche est sacralisée.

Comme est sacré le verbe, reflet de la parole divine créatrice de l'univers. Le verbe est l'outil du conteur. Il est donc bien normal que cette fonction ait été dévolue au derviche parvenu au grade de morched guide, maître.

### **Morched Motahar Alishah et l'auteur**

Comme il a été dit plus haut, les séances de récitation dans les Maisons de thé, durant les mois de Ramadan ou pendant d'autres circonstances de même nature sont réservées à un auditoire masculin. L'auteur de ces lignes a pu assister à des séances de naqali, soit à l'occasion de festivals de traditions populaires, soit dans des Maisons de thé où une assistance mixte était acceptée.

Nous avons évoqué la mémoire de Morched Motahar Alishah et rapporté avec la plus grande fidélité les propos qu'ils nous a tenus sur sa propre confrérie. Il nous

appartient présentement de narrer les circonstances de notre rencontre avec lui. Préparant une thèse sur "Le Rôle des Femmes dans le Shâh Nameh", nous nous sommes rendue à Machad, patrie de Ferdowssi, l'immortel auteur du Livre des Rois non seulement pour mieux comprendre des descriptions de paysages de l'Épopée, mais pour entendre la très belle langue du Khorassan. Nous étions aussi attirée par la réputation d'un fameux conteur morched Motahar Alishah. C'est pourquoi nous sommes arrivée à Machad juste avant le début du Ramadan. Ayant expliqué au patron de la Maison de thé dans laquelle officait le Morched que nous préparions une thèse pour laquelle nous avions besoin d'actualiser les personnages chantés au XI<sup>e</sup> siècle et que la meilleure façon était de pouvoir entendre Morched Motahar Alishah. Le patron qui se nommait Hadji Asqar nous fit valoir que les séances dans son établissement n'étaient ouvertes qu'aux seuls hommes et que malgré tout son déplaisir d'avoir à nous en priver, il ne pouvait nous accepter dans la Maison de thé. Toutefois, il s'émut à l'explosion de notre profond désenchantement et trouva une solution. Il nous assit derrière une porte de bois dont les fentes permettaient d'avoir vue sur la salle. Assise dans le noir, plusieurs soirs de suite, drapée dans un tchador, nous avons été subjuguée par l'extraordinaire talent de Morched Motahar Alishah qui de ses seuls doigts battant l'air faisait surgir pour notre éblouissement un vol de myriade d'oiseaux, de sa voix tonnante traduisait les foudres guerrières ou de ses intonations inspirées par la tendresse, narrait quelque épisode de la vie de l'Emâm Réza. Avec sa longue haute taille, sa barbe de neige, ses cheveux blancs et son chapeau à douze tranches, son ample robe immaculée et sa longue canne d'ébène, le Morched semblait sorti des écrits antiques. Sa noblesse de maintien et d'expression, ses traits fermes mais remplis de bonté l'apparentaient aux portraits sous lesquels les grands artistes ont peint et sculpté les prophètes et les saints personnages de la Bible : Job, Salomon ou Moïse.

Un jour, le Morched dit à Hadji Asqar qu'il sentait une présence cachée. Hadji Asqar révéla notre présence. Morched Motahar Alishah nous accorda une première audience. Il nous parla d'abord du Shâh Nameh et finit par nous offrir plusieurs des peintures qui lui avaient jusque-là servi comme illustrations de ses propos et nous chargea de faire savoir la longue et belle tradition des derviches conteurs.

### **Le Conteur**

L'institution de la Maison de thé, au XVII<sup>e</sup> siècle, à l'époque saffavide a favorisé le développement de la propagation, des textes épiques et religieux, par les derviches-conteurs. Ils avaient tout loisir de se rendre, pendant la période où ils s'arrêtaient dans une ville, chaque jour à heure fixe, dans le même lieu où il racontait une histoire qu'il continuait le lendemain. L'art du conteur : naqâli est bien antérieure à l'instauration des maisons de thé. Les narrateurs s'installaient alors sur les places publiques, sur les parvis des mosquées et sanctuaires, dans les cimetières, en certains lieux réputés pour avoir vu passer dans un lointain passé quelque pieux personnage de l'histoire chiite.

Quel que soit le conte qu'il déclame le morched - conteur ne s'en tient pas au texte. Il l'utilise comme le support de son récit, il brode, il rajoute des détails d'autant plus pertinents que sa parfaite connaissance des textes lui permet de faire appel à des détails implicitement contenus dans le texte de base, et qu'il développe pour rendre plus proche de l'expérience de l'assistance, le chagrin d'une mère du Shâh-Nameh ou l'innocence trahie d'un des jeunes fils de l'Imâm Hoseyn. De plus, entre les divers épisodes, le morched prodigue conseils et avis, fait allusion aux événements du jour en débordant largement de son sujet. Ces digressions ajoutent au charme du récit et le rendent plus vivant. L'auditeur se sent contemporain d'événements qui ont eu lieu en un temps fort reculé. Tout l'art du conteur consiste à bien structurer son récit. Ce dernier est même si bien structuré et si conforme aux principes de l'écriture traditionnelle que l'on

ne saurait penser, si l'on ne connaît pas tel ou tel texte que le talent du narrateur les a fait naître juste à l'instant.

Les aspirants conteurs de l'ordre des Kalandariya passent par un long apprentissage. Ils assistent pendant une période plus ou moins longue, - selon leurs prédispositions naturelles et leur niveau d'avancement dans la voie mystique et leur connaissance du Shâh Nameh ou de Rosat ol Shoada, le récit de la vie des Imâms-; à des séances où le morched qu'ils se sont choisi narre des histoires. Pour cela, ils le suivent dans ses pérégrinations. Ils essayent de percer les secrets de son art et les subtilités de sa technique. de son côté, le morched leur consacre des heures d'enseignement, les fait réciter, déclamer encore et toujours, avec une extraordinaire patience jusqu'à ce qu'il ait l'impression que l'élève peut l'égaliser et même le surpasser. Son enseignement insiste sur la façon qu'il y a de s'arrêter sur certains mots, de souligner par l'intonation différente telle ou telle expression, quand gonfler la voix en déclamant de la poésie. Parfois, le maître remet au néophyte un manuscrit, tumar, calligraphié par un ancien morched et contenant les textes de base qu'il doit savoir et les mille et une manières d'enjoliver les histoires, Les derviches peuvent suivre l'enseignement d'un maître conteur d'une autre confrérie lorsqu'il n'a pas son pareil dans l'une des branches de l'art de la narration. Ainsi, Morched Motahar Alishah suivit un temps Hâj Hoseyn Bâbâ, derviche de la branche des Adjam parce qu'il avait un extraordinaire sens de l'éloquence et était doté d'une rare fibre poétique. Il savait surtout déclamer les textes des taziyé, les mystères chiites.

Hâdj Hoseyn Bâba dont Morched Motahar Alishah parlait toujours avec émotion, savait selon son émule, faire sentir à son auditoire la tombée de la nuit, le lever du jour, l'apparition du soleil. Pour susciter une atmosphère recueillie, il faisait en sorte d'envoûter les spectateurs.

### Règles et préceptes du conteur

Dans un ouvrage qu' Hoseyn Vaez Kashéfi écrivit au XV<sup>e</sup> siècle et qui a pour titre Fetvat Nâme Soltâni, l'auteur traite spécialement l'art du naqâl, le conteur. Il compare le lieu où il exerce ses talents à un champ de bataille. Nous en traduirons des passages propices à faire comprendre que si les derviches se font conteurs, c'est que c'est un art extrêmement élaboré faisant appel à l'humilité, à la foi en Dieu et à de multiples qualités que l'adhésion à une tariqa, la voie mystique, permet de développer. Voilà ce qu'écrivit Kashéfi :

- Si on te demande à quelle époque remonte la naissance de l'art du conte, réponds "A Adam, - paix à son âme-. Cela commença lorsqu'il se mit à enseigner aux anges les quatre - vingt dix neuf noms de Dieu comme il est dit dans le Coran : "O Adam, apprends-leur les noms du Très-Haut. Lorsque le Très Haut créa Adam, les Anges virent sa condition misérable et dirent à Dieu : "Veux-tu donc mettre sur la terre une créature qui la souille?"

Dieu ne tint pas compte de leur réflexion car il plaça sur la tête de l'homme la couronne de l'Elu, puis lui apprit la science des quatre - vingt-dix noms de Dieu. Voulant prouver aux Anges leur infériorité, Dieu les rassembla au pied de son trône et leur demanda de nommer les choses créées. Ils ne purent le faire et dirent "O toi, le Très Pur, nous ne savons rien si ce n'est ce que tu nous as appris". Alors, Dieu pria Adam - paix à son âme-; de nommer les créatures pour abaisser l'orgueil des Anges et pour qu'ils comprennent que seule la Connaissance fait la valeur. Adam, -paix à son âme-, se leva et récita les noms des créatures. Dieu, demand à ses anges de s'incliner devant Adam qui avait prouvé sa supériorité; les anges se soumièrent, sauf Iblis qui attira la malédiction sur sa tête. Ainsi, c'est Adam qui est le premier maître de la joute oratoire et c'est par sa manière de transmettre sa Connaissance qu'il eut prise sur les Anges. Tout

homme qui veut briller dans l'art du conte ne peut être qu'un maître rompu à toutes les techniques de la méditation sur le savoir pour en dégager l'essentiel, la connaissance qu'il doit avoir à cœur d'apprendre à savoir restituer à ceux qui ont moins de possibilités morales intellectuelles et spirituelles que lui-même. L'origine de l'art du conte prend sa source dans le savoir dominé, transformé, débarassé de la gangue de l'orgueil et de la facilité. Un grand conteur est celui qui sait et celui qui sait ignore lorsqu'il commence sa déclamation comment il va la poursuivre. La narration doit avoir pour conclusion la pacifique conquête des cœurs par l'amour qu'il faut y faire germer pour rendre les hommes plus humains. Si les cœurs n'acceptent pas le conteur, ce dernier ne pourra mener vers l'éveil ceux devant lesquels il déploie son art. La règle de base du conteur c'est de se dépasser en dispensant le plaisir. Les quatre colonnes de l'art de conter sont : l'intégrité du conteur, l'extrême propreté du lieu où se tient l'assemblée, l'attraction exercée par le conteur sur son audience et la sagesse que lui-même doit en tirer.

Les fondements de l'art du conteur sont au nombre de six : s'appuyer sur son prochain, faire appel aux cœurs pour accomplir son idéal spirituel, on doit parler en étant persuadé du bien-fondé de sa démarche, être mu par une force intérieure, être généreux et protecteur, être résigné de ce que Dieu lui accorde en partage.

Quant à l'état de perfection du conteur, il tient en cinq points : avoir une foi totale, l'amour de la justice et de la vérité, se garder de l'envie, avoir totale confiance en Dieu, désarmer les éventuels mauvais esprits et les mettre sur le chemin du bien et du vrai.

Si on te demande quel est l'accessoire primordial du conteur, dis que c'est une chaise. Si on te demande quelle est l'invention de la chaise dis que c'est au jour où le Très-Haut créa l'homme et où il lui demanda de nommer les choses créées devant l'assemblée des anges. Après qu'Adam eût nommé les choses, l'Archange gabriel envoya l'ange Djilil chercher un siège au paradis et il le mit en bonne place, puis invita Adam à s'y asseoir. Si on te demande le sens de l'expression ruyé sandali nahâdan, se placer sur un siège, tu répondras que cela signifie que quiconque est doué de quelque talent doit dominer l'assistance afin que chacun ait le privilège de le voir. Si on te demande à qui l'on offre un siège, dis que c'est aux hommes de grand mérite. Les Rois récompensent l'artiste ou le héros qu'ils veulent honorer en le priant de s'asseoir en leur présence. Tout narrateur capable de subjuguier son auditoire a donc droit à cette faveur car c'est un maître. Si l'on te demande combien une chaise comporte de colonnes, tu diras : quatre. Il y en a deux en bas, deux en haut. Si l'on te demande ce que symbolisent les colonnes supérieures, dis que l'une symbolise la connaissance et l'autre la perspicacité. Le conteur doit appuyer sa narration sur ce savoir et cette perspicacité, il doit adapter son récit à la qualité de son auditoire. Les colonnes du bas, symbolisent l'une la patience et l'autre la persévérance. Celui qui a droit au siège d'honneur doit faire preuve de sérénité et de fermeté.

On comprend à ces passages du Fetvat Nâme Soltani les raisons qui ont poussé certaines confréries de derviches à se consacrer à l'art de conter. Certes, il y avait autrefois des corporations de conteurs qui n'étaient pas derviches, mais les règles de la corporation n'étaient éloignées ni de la tradition de la chevalerie spirituelle, ni de celle du soufisme.

Conservateurs des traditions, les conteurs issus des rangs des confréries ou des corporations de narrateurs, ont joué un rôle éminent dans la naissance et l'excellence de l'art populaire des peintures de maisons de thé, les tableaux que leur déclamation et leur narration inspiraient aux artistes peintres. Ces grandes évocations épiques ou religieuses devenaient pour les conteurs, source de développements oratoires, canevas colorés sur lesquels ils brodaient comme en surimpression, leurs déclamations inspirées.

## Les peintures des maisons de thé

Les maisons de thé furent dès leur ouverture, des lieux de rencontres privilégiés entre les différents créateurs : outre les poètes et les conteurs, il y avait des peintres dont la tradition s'est perpétuée jusqu'à nos jours.

A l'origine, les peintures des maisons de thé se sont présentées comme la nécessaire adaptation aux impératifs de l'heure. Les peintures murales n'avaient pas été étouffées par les interdits que l'Islam faisait passer sur la reproduction des formes humaines; on les avait tout au plus bannies des mosquées et des sanctuaires. Au XVIII<sup>e</sup> siècle, lorsque la prédication chiite, le besoin se fit sentir de disposer de panneaux de peinture pour frapper l'imagination de l'auditoire. Les peintures de maison de thé présentant des sujets religieux, romanesques ou épiques, furent conçus selon les canons d'idéalisation et d'ordre imposés par l'esprit et la société, en obéissant à un certain nombre de règles qui avaient contribué à la prestigieuse aventure de la miniature tout en annonçant son déclin. Ces peintures de maison de thé, obéissant à une certaine spontanéité. Dans l'art persan, à diverses époques, la figure sur le mur, se rencontre souvent : peintures murales des anciens palais et hammams, murs sculptés et peints, plafonds richement ornés de motifs zoomorphes; donnant à tous un plaisir esthétique assuré à l'œil et un champ de vision étendu à l'imagination. Les peintures de maison de thé s'inscrivent dans cette veine et virent le jour, en réponse à un besoin. Le développement de l'institution des Qaveh-khaneh-où bientôt le café sera remplacé par du thé aromatisé au fenouil-, l'augmentation du nombre des conteurs, l'expansion de la doctrine chiite avec ses prêcheurs ambulants-, ses montreurs d'images pieuses cloisonnées sous verre-, furent les facteurs qui eurent un incontestable poids, déterminant sur l'évolution des peintures de maison de thé. Les premières furent, sans doute, réalisées, par les mêmes artistes qui embellissaient les demeures des classes aristocratiques et bourgeoises. Par la suite, avec l'accroissement de la demande, on vit s'instaurer une spécialisation qui fut de plus en plus fine. Il y eut divers groupes de peintres, chacun d'entre eux spécialisé dans un genre bien spécifique. Les peintres allaient de pair avec les conteurs. Ils s'abreuèrent de leurs déclamations et commencèrent par traduire en formes et en couleurs, les épisodes majeurs des sujets narrés. Ensuite, les séquences successives furent présentées sur de petites toiles séparées; dans un troisième temps, on en vint à de grandes compositions présentant sur la même toile diverses scènes cadrées. Ce procédé pour conter en image a été utilisé dans nos cathédrales, chez les primitifs italiens également. Cette peinture qui s'est nourrie de la verve populaire en même temps qu'elle s'abreuvait aux courants mystiques véhiculés par les derviches - conteurs. Les peintres étaient eux - mêmes d'éternels migrants qui suivaient un morched - naqâl dans ses pérégrinations et quand ils en étaient jugés dignes, rejoignaient les rangs de certaines confréries. Dans les toiles de cette école des maisons de thé, passe le souffle de la vie. Techniques, styles, peinture à deux dimensions cotoyant des scènes sans perspective, surréalisme marié à l'expression hiératique des icônes, évocation du fantastique. En tout, nous voyons la quintessence de l'éclosion de la communication.

L'Islam n'a jamais encouragé la pratique des beaux-arts dans lesquels moralistes et censeurs voient comme dans toute forme d'hédonisme, un germe d'incitation licencieuse. Aucun verset coranique ne jette l'anathème sur les arts, mais certains hadith, traditions attribuées au Prophète Mohammad, ont permis des exégèses aux zéloteurs de la foi qui aboutirent au bannissement de l'expression artistique. L'évocation de la geste des Alides et des malheurs qui ont fondu sur les imâms qui ont tous péri de mort violente, est la manifestation la plus profonde de la dévotion des shiites. Pour les peintres des maisons de thé, le plus poignant des épisodes de cette geste est la tragédie de Kerbéla. Cet épisode d'une très grande charge émotionnelle a fait éclore un grand

nombre de peintures qui soutenaient la narration des conteurs, lui apportaient des éléments nouveaux nés de quelque interprétation fabuleuse des événements.

Les peintures religieuses, toutes d'ailleurs à connotation mystique, se divisent en trois cycles : avant Kerbela, pendant Kerbela, après Kerbela.

Rencontre de l'imaginaire, de la piété, de l'art et des grands principes de la transmission d'une "poitrine à l'autre", cette peinture sur laquelle le morched - conteur prend appui pour élever son auditoire jusqu'à la plus grande clarté, concourt à mettre sur la voie et à écouter avec l'oreille du cœur Mowlavi quand il nous exhorte

"Écoute le roseau qui conte son histoire;

des séparations, il se plaint en disant :

"Depuis que de la roselière on m'a retranché, homme et femme  
ont épanché leur plainte au moyen de mes sons..."

#### **Éléments bibliographiques**

Abû hamid Ghazâli, *Mishkât al-Anwâr*, traduction par R. Deladrière sous le titre *Le Tabernacle des Lumières*, Paris, Le Seuil, 1981.

Article "Hidjab", par J. Chelhod, in *Encyclopédie de l'Islam*, 1960, p 370-372.

T. Battesti, A. Karimi "Le Jardin des Martyrs, l'Ashura à Téhéran en 1969, in *Les Hommes et la mort, rituels funéraires à travers le monde*, Paris, 1978, ed. Le Sycamore/Objets et Mondes, p255-263.

T. Battesti "Agapes Votives chiïtes", in *Nourritures, sociétés et religions, Commensalités, EURASIE. Cahiers de la Société des études Euro - Asiatiques*, n°1, Paris, l'Harmattan, p98-114.

T. Battesti, "Tea House paintings in Iran", in *World Anthropology, the visual arts, plastic and graphic*. Paris, Mouton, 1979, p278-288.

T. Battesti, "la Tazié : Mystère religieux shiite en Iran", *Objets et Mondes*, 22 (4) Paris, Musée de l'Homme, 1984, p 160-172.

T. Battesti "le Derviche" in *Transes, Chamanisme, possession*. Nice, Acropolis, 1985, p 22-25.

T. Battesti "Les Fêtes en Iran", in *Les Fêtes du Monde, Asie*, Paris, Moniteur, 1980, p157-168.

H. Corbin, *En islam iranien*, 4vol, Paris, Gallimard (coll. "Bibliothèque des Idées"), 1973 et du même auteur *face de Dieu, face de l'homme*, Paris, Flammarion, 1983.

Ibn ul Arabi, *La Sagesse des Prophètes*, traduction de T. Burckhardt, Paris, Albin Michel, 1974.

L. Massignon, *La Passion d'Al -Hallaj*, 2 vol., Paris 1922.

L. Massignon, *La Mubahala de Médine et l'hyperdulie de Fatima*, Paris 1935.

Qor'ân, XVIII, 65, traduction D. Masson, Paris, Gallimard, 1967.

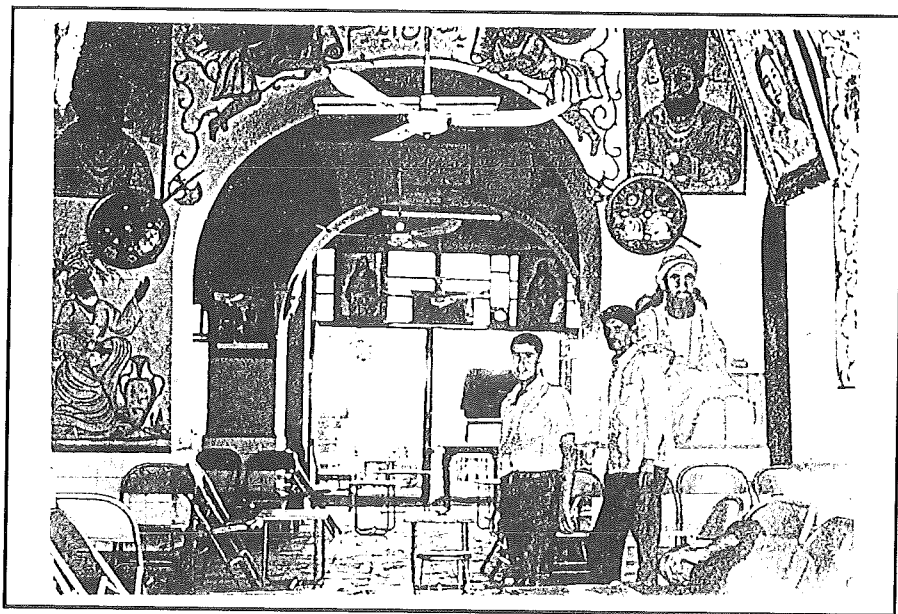
Rûzbehân Baqli Shîrâzi, *Le Jasmin des Fidèles d'amour, Traité de soufisme en persan*, publié avec une double introduction et la traduction du 1er chapitre par H. Corbin et M. Mo'in, Téhéran-Paris, Adrien-Maisonneuve coll. "Bibliothèque iranienne", 8, 1958.

H. Desmet - Gregoire, éd. "Contribution au thème du et des cafés dans les sociétés du Proche - Orient" *Cahiers de L'IREMAM*, Aix - Marseille, C.N.R.S., 1991.

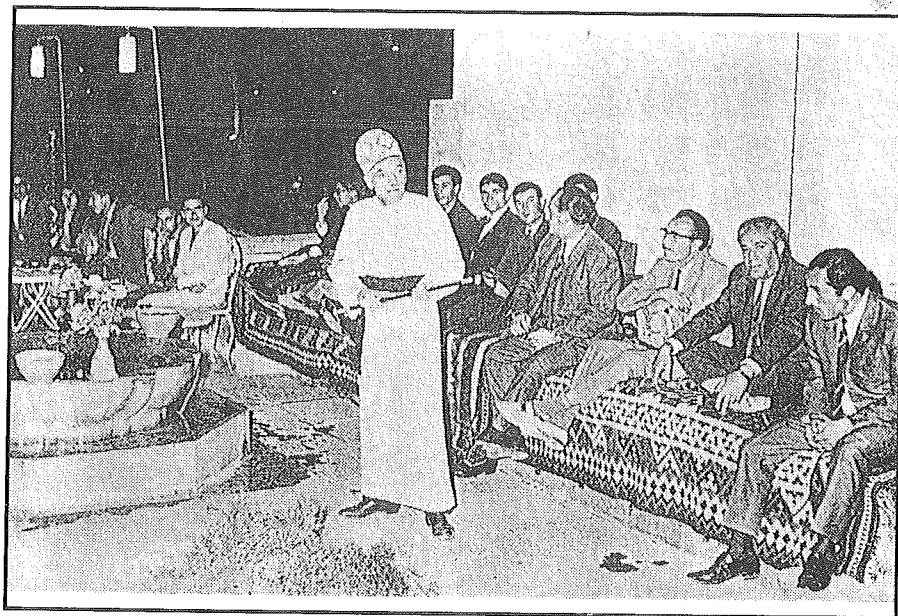
D. Shayegan, Henri Corbin, *la topographie spirituelle de l'Islam iranien*. Paris, ed. La Différence, 1990.

Le'gendes des Illustrations pour Derviches - Cermenteurs par Teresa Battesti

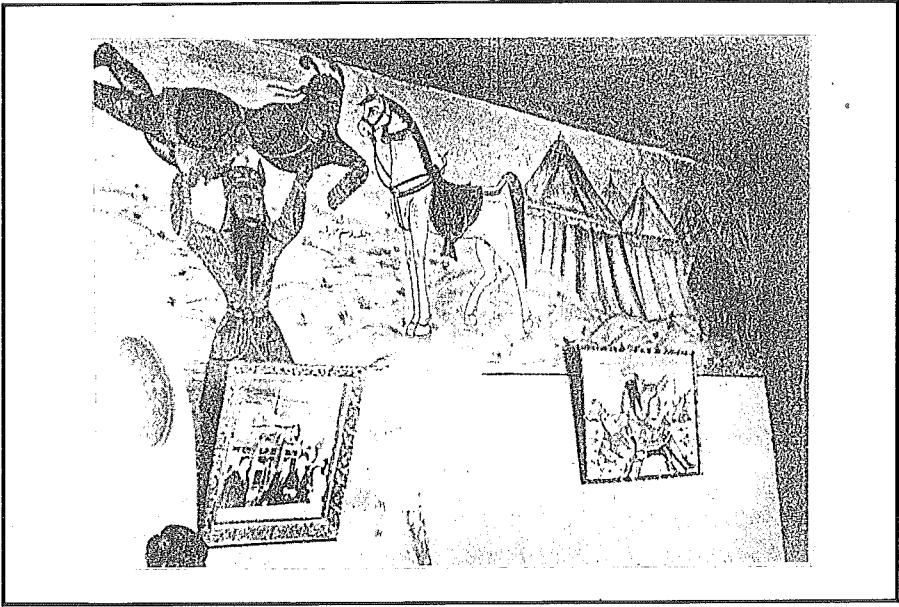




1. Maison de thé, qahve-xâne, de Cahâr Bâq de Shirâz (Cl. Fouroud İsmail Beigi).



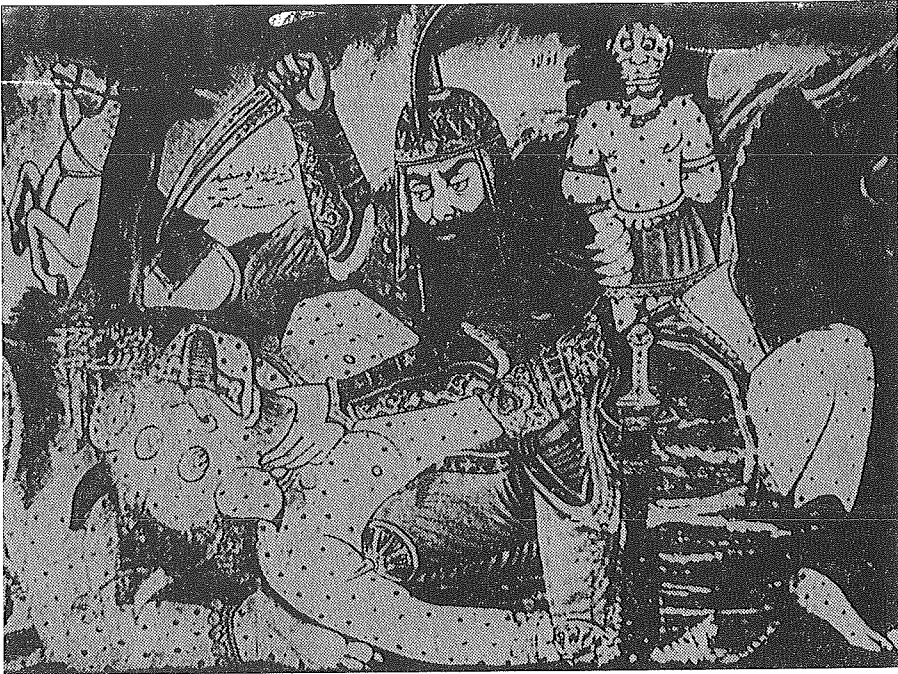
2. Le conteur et son public, dans un hôtel d'Esfahân (Cl. Sbaka).



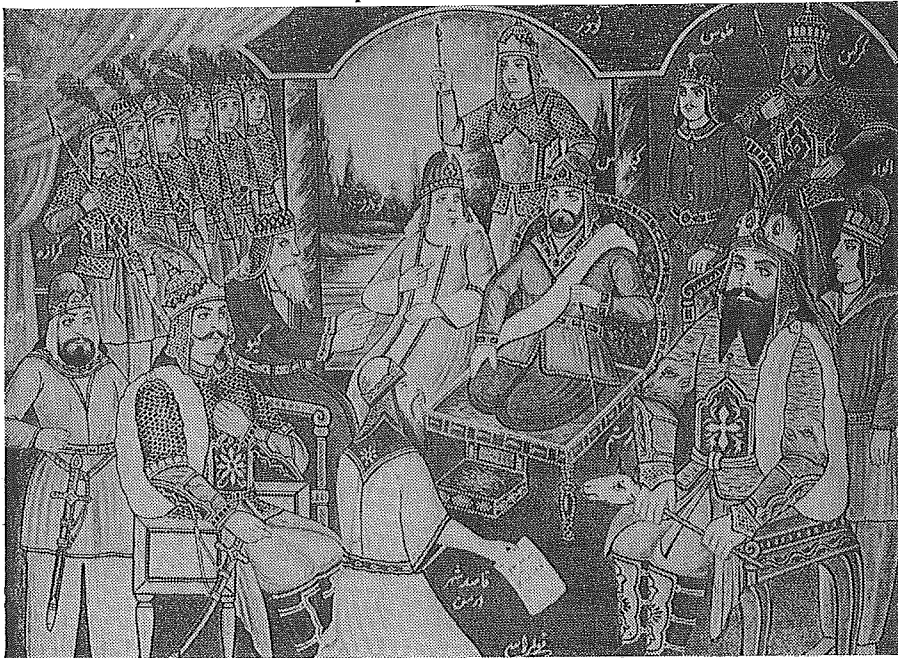
3. A tea house in Teheran



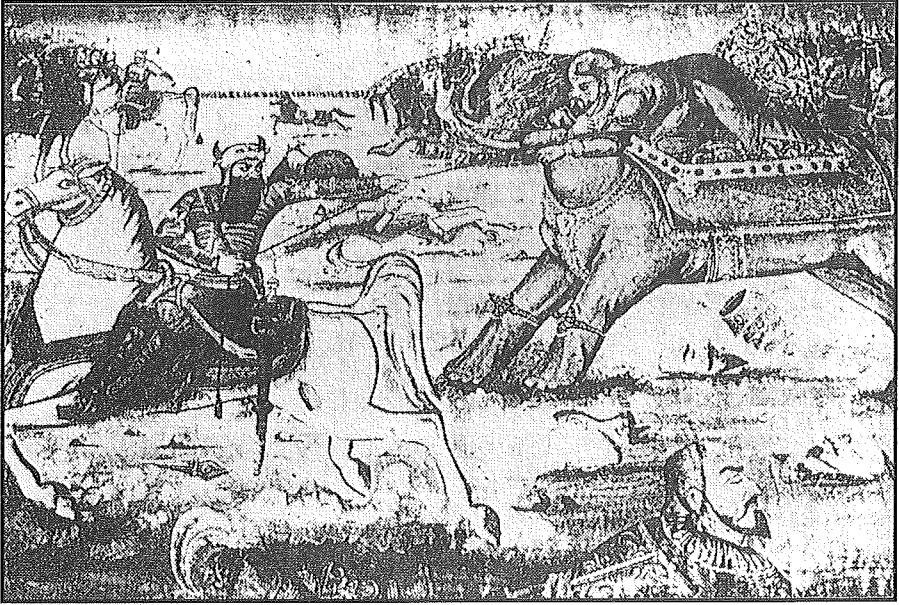
4. The storyteller in the tea house of the Hotel Shah Abbas of Isfahan. (From the collection of the Ministry of Culture and Arts of Iran)



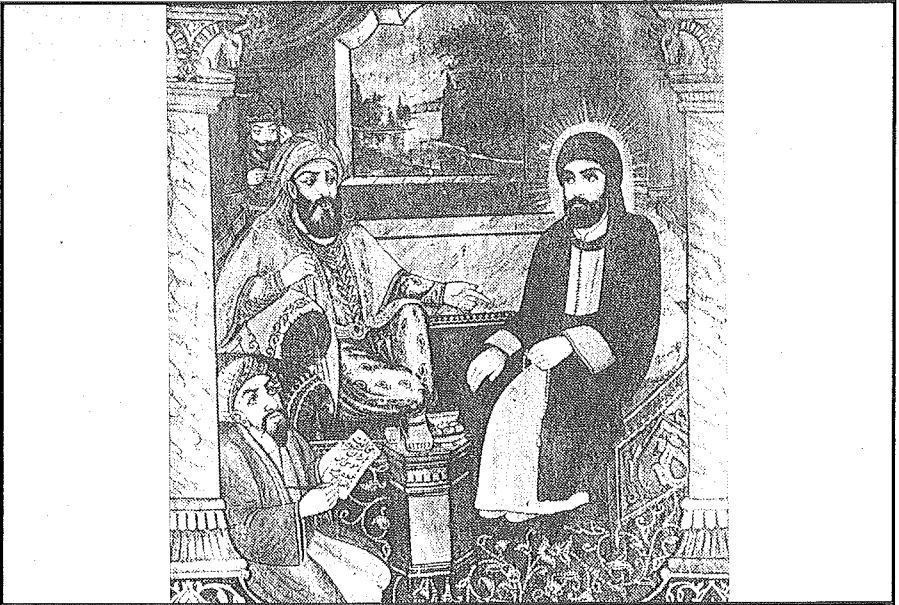
5. L'exécution de Div-e Sefid par Rostam. Peinture à l'huile de Hoseyn Qollar.



6. Peinture de maison de thé, représentant le Roi Keykavous entouré de ses preux dont les prouesses résonnent tout au long du Shahnameh, M.H. 68.31.36. Don du Centre d'artisanat Iran. (Cl. Musée de l'Homme).



7. Rostam désarçonne l'Empereur de Chine (Xaqan-e Cini), monté sur un éléphant, dans la bataille des Sept Armées. Peinture à l'huile de Modabber.



8. Tableau de maison de thé montrant l'empoisonnement de l'Emâm Réza (à droite avec l'auréole) par le Calife Harun al Rachid (Extrait d'une revue iraienne sur les peintures populaires).